

THÉÂTRE

Le comédien du mardi soir

Trois acteurs et une danseuse, plus Mallarmé : « Aboli Bibelot » à Saint-Denis

« Villa des arts, près l'avenue de Clichy, peint Monsieur Renoir qui devant une épaule nue broie autre chose que du noir. »

C'est Stéphane Mallarmé qui, sur une enveloppe, écrit à sa manière l'adresse de son ami Auguste Renoir, avant de jeter la lettre dans la boîte.

Le métier de facteur restait un peu grisâtre, machinal, songeait Mallarmé, et le format des enveloppes se prêtait très bien à inscrire un quatrain. Il écrivait en vers toutes ses adresses, « aucune n'a manqué son destinataire », a-t-il dit plus tard. En voici une autre :

« Arrête-toi, porteur, au son Gémi par les violoncelles,

C'est chez Monsieur Ernest Chausson.

22, boulevard de Courcelles. »

Aujourd'hui Xavier Marchand, comédien remarquable que souvent nous avons vu jouer dans des spectacles de Claude Régy ou Jean-Marie Patte, a eu l'idée de présenter au théâtre les textes « de détente », car ces petits vers rejoignent les recherches graves de Mallarmé sur l'essence pure de la parole, sur les libertés de la voix, sur ses silences. Et aussi, sur une gaieté qui serait la campagne d'une respiration, d'une vie. Mallarmé pensait à la belle phrase de La Fontaine : « Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. » Affaire de civilité ; Mallarmé était un comble de courtoisie.

Le spectacle de Xavier Marchand est dans le droit fil de l'esprit de Mallarmé. Il adorait le théâtre, il y songeait chaque jour, il s'y rendait chaque soir pour écrire ses critiques, il était en vérité un grand acteur lui-même ; ces célèbres réunions du mardi reposaient sur le charme et la science de son jeu, et à qui parfois se plaignait de n'avoir pas bien saisi une page de lui, il répondait : « Je vous la lirai, bien mieux, je vous la jouerai », et alors tout devenait clair. Mais les choses choisies par Xavier Marchand sont toutes claires et très drôles. Il y a donc des quatrains de la poste et des cadeaux. Il y a des phrases de thèmes anglais (Mallarmé était professeur d'anglais), comme : « Les cloches appellent les autres à la messe, mais

n'y vont pas elles-mêmes », ou : « Femme obéissante commande à son mari », ou ceci, assez mystérieux à moins qu'il s'agisse de cambrioleurs : « La porte de derrière trahit la maison. »

Recettes et médecines

Il y a aussi des phrases prises dans le journal de modes que publia et rédigea entièrement lui-même Mallarmé : la *Dernière Mode*. Mallarmé décrit, invente parfois, des robes de bal. Il donne des recettes de gâteaux, conseille des médecines, dit les spectacles à voir.

Journal vraiment très étrange. Objet d'un luxe effréné. Mallarmé s'adresse aux « illustres frileuses », comme il dit dans un numéro de décembre. Car il a compris que toute l'industrie du vêtement, des textiles, passe, à l'origine, par le coup d'œil, le goût, et l'allure, de quelques femmes riches.

Mais cette obligation pèse sur Mallarmé. Il rue, très finement, dans les brancards, soit nettement, soit par des bêtises, du cynisme. D'abord, voyant déferler des nuées de touristes, à Paris, il se dit obsédé, lui, par les vestiges des combats de la Commune (*la Dernière mode* paraît en 1874) : « L'Hôtel de Ville jeté à terre, les Tuileries vides, les fenêtres habitées par le ciel », « spectacle lamentable ! », dit Mallarmé, qui aimerait mieux présenter aux touristes une ville « éclipse, morte, abolie, faite de cendres et d'herbes ».

Puis Mallarmé retrouve sa bonne humeur, sa faculté normale d'oubli, pour écrire : « Madame, si vous n'avez que deux filles, habillez-les de même ; si vous en avez trois, vous ne le ferez point, ou elles ressembleraient à des pensionnaires », ou bien pour recommander aux chemins de fer de l'Ouest d'organiser des « trains de tempêtes », l'hiver, afin de permettre aux Parisiens d'aller contempler l'« océan déchaîné ».

Xavier Marchand fait jouer tous ces textes aigus, frisquets, rieurs ou un petit peu moroses, par trois acteurs étonnants, des clowns pince-sans-rire, en complet-veston jeunes cadres : chacun de leurs gestes, pour s'asseoir sur un quart de fesse ou sortir un

papier de leur poche, est irrésistible de bizarrerie, de timidité déguisée. Leurs noms : Yves-Noël Genod, Martyn John Back, Frédéric Marchand. De temps en temps, Fabienne Compét, une danseuse ailée, calme, silencieuse (aucune musique), vient tracer comme à la plume, en collant noir sur fond d'écran blanc, des idéogrammes de gestes, dont le charme, la finesse, la précision, et souvent l'anomalie plus probante que l'habituel, rejoignent par le corps ce que Mallarmé accomplit par l'écriture.

Spectacle très beau, drôle, d'une extrême élégance d'esprit, dont les discrétions et les silences sont d'une richesse spirituelle rare, spectacle après tout émouvant, mais à la façon

de Mallarmé, à demi-mot, à demi-voix, comme lorsqu'il écrit, par exemple, à une amie avec qui il était allé à la campagne un dimanche, et qui, dans le train, avait paru un peu trop touchée par un jeune militaire :

« Cet honnête petit soldat
Le front penché sur votre épaule
Comme je voudrais qu'il gardât
Un souvenir exquis de Paule. »

MICHEL COURNOT

► TGP Saint-Denis, salle Jean-Marie-Serreau, les mercredis et vendredis à 20 h 30, dimanches, 17 heures. Jusqu'au 8 avril. 42-43-17-17.

ABOLI BIBELOT, d'après Mallarmé

★ C'est le Mallarmé précieux, celui de « La Dernière Mode » (journal dont il rédigeait sous différents pseudos tous les articles), des vers de circonstance et des adresses rimées. Xavier Marchand met en scène trois garçons à mi-chemin de l'étudiant coincé d'Oxford et du dandy, qui égrènent avec l'humour des pince-sans-rire ces morceaux de prose et ces jolis quatrains, tandis qu'une danseuse trace sur le plateau les signes d'un autre alphabet. Un hommage qui s'appuie sur une parfaite adéquation de la forme et du fond et possède un charme délicat, même s'il laisse sur sa faim l'amateur de grande poésie. Laurence Hétier

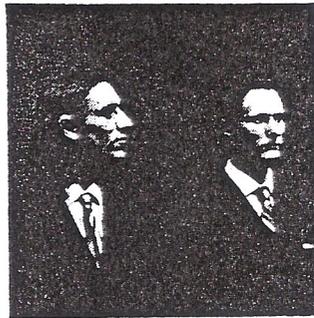
■ TGP, en alternance jusqu'au 8 avril, à 20 h 30, 42.43.17.17.

La grâce des rimes

Xavier Marchand peut s'honorer d'avoir exaucé le vœu mallarméen de soumettre la poésie à l'épreuve d'un public. Car Mallarmé, sorcier de l'expression, réclamait aussi d'être incarné en une dramaturgie; sa frénésie de l'actuel, son attrait pour l'érotisme urbain et sa frivolité de pure surface, nous les retrouvons dans des poèmes écrits sur des galets, des mouchoirs, des bonbons et des mirlitons. Ces *Vers de circonstance*, *Dons de fruits glacés au nouvel an* ou extraits d'une délicieuse gazette (*La dernière mode*, signée «Miss Satin» ou «Olympe Négresse»), X. Marchand nous les offre dans une mise en scène qui est une pure extase théâtrale.

Les enveloppes et cartes de visite colorées que les comédiens décachettent sous les yeux des spectateurs éblouis nous initient au bonheur des substances ambiguës (dentelle ou plume,

Le vide
devient
mélodie, le
néant
musicien.



extrémités formelles: évocation magique du chat dont la queue s'amincit en atmosphère), à la joie libre de recettes raffinées, de conseils culinaires ou vestimentaires.

Ces motifs malicieusement rimés sont reliés avec une grâce sans équivalent, toute de légèreté et d'instinct: la diction et la mimique si particulières de chaque comédien rendent parfaitement sensible la

pratique allusive des mots, les ellipses et le «suspense vibratoire». La syntaxe merveilleusement éclatée de Mallarmé est représentée par la chorégraphie savante des comédiens, tous trois en complet veston très *british*, qui fait vivre l'armature de l'ensemble dans une atmosphère d'inquiétante étrangeté. Le vide devient mélodie, le néant musicien; une musique née de presque rien. Au centre de cette lumineuse chambre d'échos une danseuse grave et délicieuse vient composer des figures énigmatiques (on dirait le Cygne fantomatique, noir ici, dont parle Mallarmé): pure ellipse dramatique qui rend la musique picturale. Le plaisir va *crescendo*, les morceaux de bravoure se succèdent et ne se ressemblent pas, les spectateurs sont médusés par l'excès de beauté de cette suite calculée de variations.

Ce vertigineux travail d'équilibre rend à la poésie de Mallarmé son ingénuité,

sa brutalité et son exaspération parfois, sa vitalité surtout, mais en préservant toujours le climat de tension interne des mots. Xavier Marchand laisse planer sur sa mise en scène une clarté déclinante et sa fulgurante réussite se clôt sur la récitation et l'inscription sur grand écran du *Sonnet en Yx*, chef-d'œuvre d'impressionnisme grammatical et sonore, emblème du silence mallarméen; cette dernière séquence complètement bouleversante se déroule dans une ambiance de grâce mourante, de désastre triomphal, de naufrage vespéral. Ce réel événement théâtral est de bout en bout suave, rieur, altier, transparent et succulent; c'est aussi le sacre d'un grand illusionniste. ■

Aboli Biblot d'après Mallarmé, m.e.s Xavier Marchand au TGP Saint-Denis, ☎ (1) 42 43 17 17, jusqu'au 8 avril; spectacle présenté en alternance avec *Le monde est rond* d'après Gertrude Stein également mis en scène par Xavier Marchand.

GAI PIED HEBDO N° 413
Du 29/03 au 04/04/1990.

P
A
T
R
I
C
K

G
O
U
R
V
E
N
N
E
C

Théâtre

Elégant Aboli Bibelot

■ Il était un peu plus de 22 h l'autre soir lorsqu'une panne de courant s'est produite en pleine représentation d'*Aboli Bibelot*, d'après Stéphane Mallarmé, sur une mise en scène de Xavier Marchand, au Nouveau-Théâtre. En excellents professionnels, imperturbables les acteurs ont continué à prononcer leurs textes, comme si de rien n'était.

Puis le régisseur du spectacle a annoncé aux spectateurs qu'il s'agissait bel et bien d'un incident purement technique auquel on allait s'efforcer de remédier dans les plus brefs délais. Ce qui fut fait. Pourtant, au moment de la reprise effective du spectacle, on pouvait encore hésiter sur le fait de savoir si la panne avait été bien réelle, ou au contraire théâtrale, faisant délibérément partie du jeu.

C'était un peu comme 72 heures auparavant, dans les arènes de Nîmes, le fameux *indulto*, la fameuse grâce incroyable dont avait bénéficié un novillo. Pour de vrai ? Ou pas ? Sérieux, ou pas ? Il est ainsi des instants où le sens divague, où la fonction mentale s'agace, où la raison soudain semble un peu décollée du monde environnant, et commence à tanguer.

On peut se demander si dans cette divagation, dans cet agacement, dans ce décollement, ne réside pas l'amorce de l'impalpable jouissance poétique. Quelque chose du genre de l'élixir, de l'évaporati-

tion, de la griserie.

Quelque chose de magique imprégnant justement *Aboli Bibelot*. Car enfin, voilà bien un spectacle qui aurait tout pour rater : une adaptation au théâtre, de textes abracadabrants, hétéroclites, secondaires et souvent futiles, d'un auteur hermétique, par un jeune metteur en scène en vogue à Paris, avec trois austères acteurs dans des costumes stricts, aucun décor il va sans dire, et une danseuse sans musique évidemment. Tout pour rater.

Et pourtant... Pourtant, miracle : dans l'élégance raffinée, dans les sourires figés photographiques, dans la loufoquerie de textes l'air de rien, dans la distanciation narquoise et intellectuelle, dans le regard sophistiqué amorçant la modernité, dans les combinaisons triangulaires des trois personnages, dans les ponctuations géométriques de la chorégraphie, chacun aura soupçonné les ressorts secrets d'une alchimie mûrement élaborée, aura supposé l'œuvre d'une intelligence translucide, aura flotté dans l'humeur d'un très subtil, étrange et indéfinissable, bonheur.

G.M.

Du même metteur en scène Xavier Marchand : « Le monde est rond », d'après Gertrude Stein. Dernière représentation ce dimanche à 19 h, au Nouveau-Théâtre, 19, rue Chaptal, tel 67 58 64 76.

LA BÂTIE - FESTIVAL DE GENÈVE

La chair et l'esprit

Au Grütli, cette semaine, découverte d'un metteur en scène, Xavier Marchand.

● La démarche du Festival de la Bâtie, comme celle du metteur en scène Xavier Marchand, a le mérite initial de l'originalité. Au Théâtre du Grütli, à Genève, le premier accueille non pas un mais trois spectacles du second, offrant ainsi une vision plus globale d'un travail effectivement très personnel et captivant. On y a vu *Aboli bibelot*, d'après Stéphane Mallarmé, *Le monde est rond*, d'après Gertrude Stein, et *La promenade d'un ravissant zéro tout rond*, d'après Robert Walser, le plus récent des trois, puisque conçu cette année, tandis que les deux autres ont été créés en parallèle en 1989. Ce sont les seules productions du Parisien Xavier Marchand, comédien et metteur en scène d'une trentaine d'années qui travailla souvent avec Claude Régy.

Pas de décor ou si peu, quelques accessoires, tout pour le texte! Ces spectacles tiennent de l'épure, où la parole est là d'abord comme véhicule de l'écrit. Ce ne sont pas pour autant des lectures-spectacles: les personnages sont incarnés, mais tout en retenue, avec une chaleur discrète, une maîtrise du jeu et de la diction admirable. On croirait le ton monocorde, mais les sentiments sont exprimés avec une infinie subtilité; seul le rythme général est volontairement lancinant. Sur la scène, on prend son temps, on effectue les changements à vue, laissant respirer les émotions. Parfois, des mots, des phrases ou des poèmes sont projetés sur le grand écran du fond; souvent, chaque séquence est précédée d'une pause, et dans *Le monde est rond*, qui ne dure qu'une heure et quart (comme *Aboli bibelot*), il est même instauré un entracte de deux minutes!

Autre particularité: le jeu en apparence distant des comédiens, qui ne cessent de regarder le public droit dans les yeux, n'échangeant entre eux que des sourires et des clins d'œil. Même recul et malice du côté

de la réalisation, méticuleusement structurée comme un mouvement d'horlogerie. C'est le cas, par exemple, d'*Aboli bibelot*, un montage de prose et de poèmes qui s'articule autour du chiffre 7 et où chaque intervention de la danseuse, entourée de trois comédiens, a un thème conducteur. Plus généralement, les déplacements sont autant de figures géométriques, mais cette mise en place impeccable n'exclut nullement le joyeux désordre momentané, dans le Walser, par exemple, interprété par sept comédiens. Ce qui passerait pour un exercice de style se montre en réalité variations délicates, que renforcent encore quelques judicieuses trouvailles d'éclairages et de mise en scène. Un parti pris sans concession qui trouve sa plénitude dans *Le monde est rond*, récital pour une voix et une contrebasse, délicieux conte de fées un peu absurde, où l'on «voit» une petite fille nommée Rose grimper une montagne avec sa chaise bleue...

Une fois sorti de la salle, comment résister à l'envie gourmande de lire

chez soi ces textes ainsi mis en valeur? Même si l'Américaine Gertrude Stein (1874-1946), grande collectionneuse de peinture cubiste et considérée comme l'une des fondatrices de la littérature moderne, n'est pas tout à fait inconnue, nul ne dira qu'elle bénéficie d'une large notoriété. Idem avec Robert Walser (1878-1956), notre compatriote, dont on se réjouit de voir *Les enfants Tanner*, début octobre à la Comédie, dans une mise en scène de Joël Jouanneau. Pour son montage, Xavier Marchand, lui, a puisé dans *La promenade*, *La rose*, *Félix* et dans une série de manuscrits épars publiés à L'Age d'Homme. Il a péché par excès, toutefois, les deux heures de spectacle étant de densité inégale. Mais quelle belle occasion de (re)découvrir cette écriture roborative! Dans ce spectacle-là, comme dans les deux autres, se mêlent avec ludisme la chair et l'esprit, l'humour et l'intelligence.

Michel Caspary □

○ Genève, Grütli, encore ce soir, *Aboli bibelot*, d'après Mallarmé, à 19 h. *Le monde est rond*, d'après Gertrude Stein, 21 h.

24 Heures
7 septembre 1991

GRUTLI / «Aboli bibelot» de Stéphane Mallarmé

Charmes de l'inanité sonore

Xavier Marchand et sa compagnie Lanicolacheur disent Mallarmé et Gertrude Stein. La poésie en veston croisé.

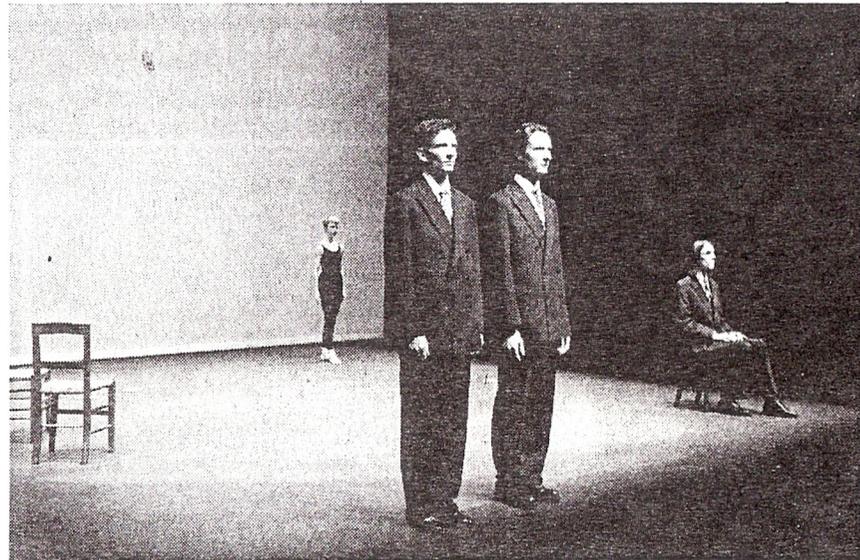
la batie
festival de Genève

Trois jeunes messieurs en complet-veston anthracite à fines rayures claires sont assis côte à côte. Ils passeraient inaperçus dans le fumoir d'un club anglais. Sur le devant de la scène du Grutli, l'effet n'est pas le même. Le public ne voit qu'eux, et bientôt les écouterait comme jamais un *clubman* n'a écouté un autre *clubman*. Car ces trois messieurs d'apparence bien ennuyeuse sont là pour servir la mémoire de Stéphane Mallarmé, poète français. Ils jouent *Aboli bibelot*, choix de textes mis en scène par Xavier Marchand.

Tantôt assis comme dans une salle d'attente, tantôt debout bien droits face à la salle, Martyn-John Back, Frédéric et Xavier Marchand disent quatrains et bouts rimés avec la plus froide délicatesse. Ils ont aussi dans leurs poches des extraits de *La Dernière Mode*, le magazine dans lequel l'auteur de *L'Après-midi d'un faune* laissait aller sa plume au service de sujets frivoles. Avec le plus grand sérieux – mais non sans une certaine délectation – les trois comédiens parlent de cachemires couleur thym, loutre ou héron. Ils décrivent avec un luxe de détails ahurissant la robe bleu rêvé, celle dont les manches sont semées de nœuds pompons.

Recettes de cataplasme

«On prendra soin de conserver quelques coquilles d'huîtres du déjeuner». Ah! la Belle Epoque où les recettes de cataplasme commençaient ainsi... Le monde de Mallarmé est plutôt rupin. Ses conseils aux dames ne visent pas n'importe qui. De ses vers, le sort est différent. Misia Sert et tant d'autres élégantes n'ont pas été les seules bénéficiaires des attentions poétiques de Stéphane. Il y a aussi l'ouvreuse du cirque



La Compagnie Lanicolacheur dans «Aboli Bibelot». (Photo J.P. Duvivier)

d'été, une petite chienne du Japon et la porte des cabinets! Et ces textes minuscules, charmants, pleins de mots charmarrés, tellement mille neuf cent, retrouvent une brillance étonnante dans la mise en scène de Marchand.

Riche mobilier poétique

Le spectacle se termine sur la lecture à trois voix du sonnet en *yx*. Dans ses vers énigmatiques se retrouve la fascination de Mallarmé pour le mot qui évoque l'objet et l'objet qui n'est qu'un mot. «Aboli bibelot d'inanité sonore» répond aux «ombres plausibles de vagues consoles» d'un autre texte. Il en résulte un mobilier poétique dont la profusion et la richesse justifient le dépouillement de la scène sur laquelle il prend vie le temps d'une lecture. Dans ce désert vivant, une danseuse – Fabienne Compét – est venue dire à sa manière l'allégeance de la danse à la poésie.

Benjamin CHAIX

Tribune de Genève
7-8 septembre 1991

Le monde est rond pour Rose

La Cie Lanicolacheur propose aussi *Le Monde est rond*, mise en scène de Xavier Marchand pour un texte de la femme de lettres américaine Gertrude Stein. Ici le récit vient d'une petite fille – Rose – seule en scène avec un contre-bassiste. Elle se demande comment le monde peut être rond alors que tout reste en place. Elle décide de monter sur une montagne avec une chaise qu'elle choisit bleue. Car la petite-fille s'appelle

Rose mais sa couleur préférée est le bleu. Avec un texte pareil, en apparence insignifiant, la comédienne Maité Maillé n'a pas la partie facile. Elle convainc pourtant, avec sa candeur un peu zozotante et sa présence indéniable, devant le petit pupitre qu'elle ne quittera pas un instant. Encore une lecture réussie. Monsieur Xavier Marchand! B. Ch.

• Au Théâtre du Grutli jusqu'au 7 septembre.